

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO

DU

## Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol. III.

Montreal, (Bas-Canada) 9 Février 1861.

No. 5.

SOMMAIRE. — Poésie : La charité. — Chronique. — Esquisse sur le Général de Lamoricière par M. W. Tessier, Président du Cercle Littéraire, (suite). — Guérison de Philippe Panneton des Trois-Rivières. — Le lion de l'Atlas. — Le brave Grillon. — La Reine de Naples et le soldat bavarois. — Aperçu de l'accroissement rapide de Montréal. — Terrebonne, son premier maire. — Enigme.

### POÉSIE.

#### LA CHARITÉ.

Amis, lorsqu'en ces temps de misère profonde,  
On recueille partout les mille bruits du monde  
Avec avidité ;

Dans mon cœur un seul mot d'une vertu divine,  
Retentit au milieu des clameurs qu'il domine :  
charité ! charité !

Votre égoïsme, en vain, veut chasser l'infortune  
Qui trouble vos plaisirs de sa voix importune,  
Et pleure à vos genoux !

Philantropes rêveurs, vous la verrez renaître :  
Car vous aurez toujours, a dit le divin Maître,  
Des pauvres parmi vous !

Des pauvres ! pour qu'au sein de vos brillantes fêtes,  
Vous conserviez toujours suspendu sur vos têtes  
Le glaive du malheur ;  
Et pour que vous ayez cette image chagrine,  
Toujours auprès de vous, comme une rude épine,  
A côté de la fleur !

Pour que, l'esprit frappé de leur triste passage,  
Vous vous disiez tout bas : notre pèlerinage  
N'est autre que le leur !  
Et nos palais dorés, comme leur humble tente,  
Ne sont ici dressés que dans la même attente  
D'un avenir meilleur !

Dans le code divin qui gouverne la terre,  
Une loi m'apparaît immuable et sévère :  
C'est l'inégalité.  
L'on voit partout la force unie à la faiblesse,  
Et de cette union découlent la richesse  
Et la fécondité !

Ainsi Dieu l'a voulu, pour que dans la nature  
La tâche fût laissée à chaque créature  
D'achever son dessein ;  
Et que, par le concours de sa volonté libre,  
Chaque homme pût servir au parfait équilibre  
De cet ordre divin.

Vit-on jamais en vain la fertile campagne  
Réclamer le tribut des eaux que la montagne

Recelle dans ses flancs ?  
Vit-on le beau soleil refuser à la terre  
Son utile chaleur ? Vit-on la tendre mère  
Manquer à ses enfants ?

Oh ! ne faudrait-il pas avoir un cœur de pierre,  
Pour détourner la tête et dire à la misère :  
Va, passe ton chemin !  
Dans les trésors publics j'ai porté mon offrande ;  
On saura bien ailleurs écouter ta demande,  
Et te tendre la main !

Non, non ! l'esprit chrétien d'un tel don n'a que faire,  
Il faut que le puissant offre au pauvre, son frère,  
Un cordial appui.  
Il faut que, non content de donner son obole,  
Il lui porte de plus le pain de la parole,  
Et le rompe avec lui !..

Quand, pour résoudre enfin cet effrayant problème,  
Chacun vient à l'envi présenter son système,  
Chrétiens, il faut agir !  
Par les moyens humains la tâche est difficile ;  
Mais à guérir nos maux la loi de l'Évangile  
Peut seule réussir !..

J. BLANCHON.

(A CONTINUER.)

### CHRONIQUE.

SOMMAIRE :—Grands événements de l'Orient.—Vic d'un saint de nos jours, Mgr. Boré.—Espérances de l'Eglise.—L'Hôtel-Dieu de Montréal.—Lecture de M. Hunt au Cabinet Paroissial.

Le fait le plus intéressant du moment, d'après les derniers journaux arrivés d'Europe est le retour des Bulgares au Catholicisme.

Après bien des faux bruits semés par le schisme et l'erreur, on ne peut plus nier l'évidence ; l'acte d'union de la nation des Bulgares avec Rome a été signé le 15 décembre dernier, et ensuite il a été remis entre les mains du Prélat Romain, chargé par le St. Siège de terminer cette affaire.

Tous les journaux en parlent donc maintenant, et le signalent comme un événement considérable.

Au point de vue des intérêts de l'Eglise, de la grandeur de la société européenne et de l'avenir de la civilisation, il y a lieu également de s'en réjouir. L'Eglise remporte une grande victoire ; car, comme le dit très-bien le *Monde* ; *ce retour d'un peuple entier a toujours été considéré comme un des plus grands miracles de la divine Providence.*

Les autorités Russes ont fait tout ce qu'elles ont pu pour l'empêcher, mais les temps étaient venus; un décret de miséricorde était rendu d'en haut, et malgré les efforts de l'Eglise Grecque, malgré les intrigues des diplomates russes, malgré les intérêts opposés des Puissances voisines qui environnent la Bulgarie, et qui semblent comme des colosses entrés en lutte avec un faible enfant; malgré tout ce concours de résistances et d'obstacles, les Bulgares, au nombre considérable de 4 millions, se sont tous levés d'un mouvement unanime, et ont proclamé fermement et résolument leur adhésion.

Le Catholicisme prend donc tout-à-coup dans l'Orient, un rang auquel, il ne pouvait prétendre depuis longtemps.

Il y avait, il est vrai, un mouvement catholique, depuis bien des années, qui avait ramené successivement quelques villages, quelques tribus et enfin le peu qui reste de la grande nation Arménienne. Mais ce retour d'une nation telle que celle-ci, change entièrement la face des choses.

Le schisme russe est déjoué dans toutes ses espérances et ses entreprises. Jusque là il était tout puissant, il tenait sous sa loi les provinces voisines du Danube; il menaçait à chaque instant de s'adjoindre les populations grecques, répandues dans l'empire Ottoman, et enfin la Grèce elle-même; mais actuellement le voilà rejeté complètement de tous ces foyers d'action. Il en est séparé par une nation suffisamment puissante, pour l'arrêter: nation qui n'agit plus sous sa direction, et peut attirer à elle les provinces Danubiennes avoisinantes, qui détestent le joug écrasant et barbare de Constantinople et qui n'ont plus foi dans l'avenir de la Russie, depuis la terrible débacle de SÉBASTOPOL.

L'influence catholique trouvera d'autant plus de sympathie, dans ces populations désireuses de la vérité, qu'elle ne prétend à aucune conquête territoriale.

“ Sur 12,000 millions d'habitans, la Turquie d'Europe compte à peine 2 ou 3 millions de Turcs; le reste se compose de races autrefois catholiques et qui n'ont abjuré, que le cimenterre sur la gorge. Comment l'empire des Bulgares, n'agirait-il pas sur elles? Leur religion est la marque de leur servitude; revenir à la Religion de leurs pères ce serait renaitre à la liberté.”—*Le Monde*.

La Turquie d'Europe n'existerait plus que pour mémoire, et une digue infranchissable serait placée entre la Russie et les populations schismatiques de la Grèce et de l'Asie.

Ici qu'on nous permette de raconter une histoire qui n'est pas sans rapport avec ces grands évènements.

En 1832, arrivait dans l'un des collèges de Paris un jeune étudiant, élevé jusques-là dans un collège religieux de la province; il était sans protecteurs, sans

amis au milieu de la grande capitale, et presque sans fortune; mais il avait remporté des succès assez remarquables dans ses classes, il aimait l'étude avec passion, et surtout il avait une foi profonde et inébranlable; il se nommait Eugène Boré.

On lui demandait souvent ce qu'il était venu faire à Paris, et il répondait simplement comme s'il se fut agi de la chose du monde la plus facile: qu'il venait pour concourir pour le prix d'honneur. Gagner le prix d'honneur!! Certes, ce n'était pas une petite affaire; le prix d'honneur, ce but de l'ambition de tous les collèges de Paris; ce rêve des professeurs les plus distingués, qui cherchent à le réaliser, plusieurs années à l'avance, par tous les moyens que l'on peut humainement employer: Etudes prolongées, infligées aux sujets les plus capables, conseils prodigués, classes redoublées, exercices spéciaux et particuliers; rien n'est épargné pour arriver à ce but, et pour avoir dans sa classe l'heureux mortel, qui conquerra l'insigne honneur d'être proclamé l'ÉLÈVE le plus remarquable des classes supérieures de tous les collèges de la grande capitale du monde civilisé.

Beaucoup riaient au nez de ce grand jeune homme, arrivé si nouvellement du fond de la province, et qui en fait de naïveté, semblait en débiter une des plus originales que l'on n'eut jamais entendue.

Cependant l'année s'écoula; au commencement le jeune provincial était loin de se trouver au nombre des plus forts de sa classe; vers la fin de l'année, quoique ayant fait des progrès incontestables, il ne semblait pas encore près du but; mais au grand jour de la composition qui terminait tous les travaux, EUGÈNE BORÉ emportait la noble couronne pour laquelle il avait tant travaillé, et que dès le premier jour il avait salué d'une si ferme espérance.

L'année d'après, EUGÈNE BORÉ suivait les cours de la Sorbonne et du Collège de France et se préparait à une carrière laborieuse.

En ce temps, le gouvernement pour encourager la jeunesse des écoles, avait résolu de confier aux plus capables des étudiants, des missions scientifiques qui devaient venir en aide aux recherches des congrégations savantes.

Eugène Boré, par son mérite obtint l'une des plus importantes, et il fut envoyé à Constantinople où il devait étudier plusieurs questions qui intéressaient l'Académie des inscriptions et belles lettres.

Là, au milieu de ces travaux, son cœur fut touché de l'abandon et de l'oppression des populations chrétiennes de l'Orient, et alors, lui, le jeune savant, le lauréat illustre du concours; lui, la gloire de la jeunesse lettrée de Paris, il ne craignit pas de s'astreindre à faire l'école, chaque jour, aux pauvres enfants des communions chrétiennes et établies à Constantinople.

Il n'en poursuivait pas moins ses travaux et correspondait activement avec l'Institut, mais en même temps il

prenait chaque jour sur ses loisirs pour servir la cause de l'éducation chrétienne de l'Enfance, qu'il regardait si importante parmi ces populations opprimées et persécutées de toutes parts.

De 1835 à 1860, Eugène Boré a établi un nombre considérable d'Écoles dans l'Orient, et sans absolument discontinuer ses relations scientifiques avec Paris, il s'est mis à cette œuvre du renouvellement des peuples chrétiens de l'Orient, avec un tel zèle, une telle suite et une si haute influence, qu'il a conquis l'admiration du monde catholique, qu'il a reçu des marques de la plus haute sympathie de la Cour de Rome, et qu'il a été proclamé souvent, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, comme l'un de ses premiers champions.

C'est ainsi que s'illustrait le représentant de la science française à Constantinople, tout en poursuivant les travaux dont il était chargé ; mais enfin touché de la grâce qu'il avait si vaillamment servie ; il renonça aux carrières du monde, résigna ses charges et alla faire son noviciat dans une maison des Lazaristes qu'il avait souvent appuyés de son crédit à la Cour de Constantinople.

Au sortir du noviciat, l'illustre savant était revêtu du caractère épiscopal, et enfin le Supérieur Général des Lazaristes, le plaçait comme *Supérieur des Établissements* de son ordre dans le Levant, à Constantinople, où Monseigneur Boré a, parmi toutes ses œuvres, puissamment contribué à éclairer, à déterminer, et à ramener les nouveaux convertis, la nation des Bulgares.

Le St. Siège dans ses épreuves, voit donc l'un des plus grands événements qui se soient accomplis dans toute l'histoire du christianisme, et en même temps qu'il en recevait la nouvelle, il en apprenait une autre qui peut avoir des conséquences encore plus merveilleuses, c'est la réinstallation officielle du culte catholique dans le vaste Empire de la Chine.

Les nouvelles dépêches parlent encore de la prise de Pékin ; elles déclarent que c'est malgré les efforts du général français, que le feu a été mis au Palais d'été de l'Empereur de Chine. Il nous est impossible de croire que des soldats civilisés aient pu commettre un pareil acte, et nous sommes plutôt portés à penser que ce sont les soldats Sikhs au service de l'Angleterre, qu'il faut en accuser. Ainsi ont été consumées, en deux jours environ, deux lieues carrés de merveilles et de curiosités extrêmement précieuses, à plus d'un point de vue.

Nous voudrions bien savoir si l'on pourrait citer un trait aussi sauvage dans le cours du Moyen-Age, nous croyons plutôt que pour trouver rien de semblable, il faudrait au moins remonter jusqu'au temps des Ostrogoths.

La semaine précédente a été signalée par une lecture extrêmement intéressante donnée par le chevalier Hunt, docteur de l'Université Laval.

Cette existence dévouée entièrement à la science qui est consacrée continuellement aux recherches les plus intelligentes et les plus infatigables, devrait, il nous semble, se révéler plus souvent encore à ce pays. Nous savons tout ce que la science doit à M. Hunt et à M. Logan ; c'est, grâce aux travaux de ces messieurs, que la géologie, en Canada, est parvenue aux résultats les plus élevés ; c'est grâce à eux, qu'elle est au niveau de tout ce qui a été fait de plus remarquable en ce genre dans les contrées du vieux monde, où abondent les savants ainsi que les encouragements à la science. Ce serait donc un grand bonheur pour les auditeurs habituels du *Cabinet de Lecture*, d'entendre révéler, au moins plus d'une fois dans l'année, quelque chose de ces découvertes et de ces travaux incessants dont les résultats intéressent si vivement les plus grands savants ; et ont excité plus d'une fois leur admiration et leurs applaudissements.

La lecture de M. Hunt paraîtra bientôt dans l'*Echo*. Jeudi dernier a eu lieu comme tous les journaux l'ont annoncé, la translation des restes des sœurs décédées à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Le nouveau local est grand et commode.

On avait remarqué que dans l'ancien, les sœurs étaient parvenues généralement à l'âge le plus avancé. Tous les affligés, les malheureux souhaiteront vivement qu'elles trouvent le même avantage dans leur nouvelle résidence.

Là, en vue de la belle montagne de Montréal, en bon air, les malades eux-mêmes, sous les frais ombrages de la campagne, éprouveront un bien-être qu'ils ne connaissent pas dans les demeures entassées des faubourgs de la ville.

Le bâtiment est d'un style sérieux et sobre d'ornements, dans le genre grec ; enfin il est d'une étendue qui le rend propre à ces œuvres immenses et multipliées que les vénérables Sœurs de l'Hôtel-Dieu vont bientôt entreprendre, pour la plus grande gloire de Dieu, le bien de cette ville et la consolation des malheureux.

Que Dieu les accompagne dans tous les nouveaux efforts de leur zèle généreux.

## ESQUISSE SUR LE GENERAL DE LAMORICIERE

Par M. WILFRID TESSIER, Président du Cercle Littéraire.

### II.

MESSIEURS :

Le colonel Duvivier, après la première expédition, avait été laissé dans Ghelma, sur la route de Constantine, avec un bataillon. Il était parvenu à se faire une place forte au moyen des mines de Ghelma. Ses soldats furent employés à tracer un chemin dans la direction de Constantine, tandis que lui-même gagnait aux Français l'amitié des tribus voisines. Au mois d'août, le général de Damrémont se rendit lui-même à Ghelma

et ensuite à Mejez-Ammar, accompagné de 5,000 hommes, et y établit un nouveau camp. Mejez-Ammar était située au milieu d'une vallée couverte d'une épaisse forêt et ceinturée par la chaîne du vieil Atlas, dont les têtes nombreuses menacent le ciel.

La ville de Bône, bâtie sur le littoral, quartier général de l'armée d'expédition, était à une distance de 27 lieues du camp de Mejez-Ammar, qui était lui-même à huit jours de marche de Constantine.

Six semaines après l'arrivée de l'armée française, personne n'aurait pu reconnaître le pays de Mejez-Ammar.

La forêt avait en partie disparu, et les soldats avaient dressé leurs tentes blanches au centre, et avaient construit des huttes en bois, et de frais boudoirs avec des branches d'arbres.

Depuis la vivandière jusqu'au marchand de bric-à-brac, toute la société des chercheurs de fortune avait ses représentants, qui tenaient cantine, café et comptoirs ouverts. Tout cela offrait un coup-d'œil fort amusant.

Pour décorer leurs maisonnettes improvisées, les soldats n'avaient que leurs heures de loisirs, qui étaient fort courtes, si l'on considère qu'ils devaient ouvrir une grande route pour gravir le Kal-el-Akbah, creuser des tranchées autour du camp, élever des fortifications sur les montagnes, à l'ardeur des rayons d'un soleil d'Afrique en septembre; tandis qu'un ennemi caché les harcelait sans cesse.—Le Duc de Nemours arriva bientôt au camp et passa l'armée en revue; 9,000 hommes défilèrent devant lui.

On remarquait, au premier rang, le corps des Zouaves. Son costume particulier, son impatience à rencontrer le danger, son bouillant courage et sa gaieté franche, en faisaient un véritable point d'attraction.

Les Zouaves étaient commandés par un chef qu'ils idolâtraient, c'était le colonel Lamoricière.

Au second rang, apparaissaient les bataillons d'Afrique, se composant des soldats condamnés, en France, aux peines disciplinaires.

Ces bataillons étaient surtout remarquables à l'assaut, et les généraux Clauzel et Duvivier, qui savaient quelque chose de la guerre d'Afrique, les employaient de préférence dans les moments décisifs.

Le comte Denys de Damrémont avaient le commandement en chef. Le duc de Nemours, qui avait accompagné l'armée d'expédition jusqu'à son départ, en qualité d'amateur, entra, le 1er octobre, dans le service, avec le grade de Général de Brigade.

Le général Perregaux, Chef de l'Etat-Major et ami intime de Damrémont, était chargé des plans d'opérations et du soin de l'armée.

A Mejez-Ammar, un de ses aides de camp assure que, la violence de ses fatigues fut telle que, dans une semaine, sa chevelure noire blanchit. Il pouvait avoir alors de quarante à cinquante ans.

Le corps destiné à l'expédition de Constantine formait d'abord une armée de 16,000 hommes. Le choléra et les fièvres réduisirent ce nombre à 8,000, en comprenant un grand nombre de soldats appartenant à la *Légion Etrangère*, et qui trouvaient plus commode de se réfugier dans les hôpitaux, ne se sentant aucune disposition pour escalader la "cité du diable," selon l'opinion reçue.

On rapporte que le lieutenant Damas, un jeune officier du génie, retenu au camp par l'affreuse maladie, faisait verser des larmes de pitié à ses compagnons

d'armes. C'était un beau jeune homme, possédant un grand cœur, aimable, comme tous les Français en général, et passionné pour le service, comme on l'est ordinairement en France.—Au jour fixé pour le départ de l'armée, il se lève de son lit, malade, revêt le costume de son régiment, attache son sabre et sort de sa tente pour voir défiler les différents corps de l'armée, qui partaient pour l'expédition la plus sanglante, sans manifester le moindre regret et toujours pleins de ce courage qui n'a qu'un nom, c'est celui de français.

Lorsqu'il vit son régiment passer près de lui, sa figure devint plus pâle, son œil malade se remplit d'une teinte mélancolique en voyant ses soldats, et il donnait en silence la main aux officiers.

"Adieu, Damas, nous nous retrouverons encore à Constantine," disaient-ils pour le consoler, et Damas pleurait tristement. Hélas! ces braves jeunes gens se faisaient illusion, ils ne devaient plus se revoir. La compagnie à laquelle Damas appartenait, fut la première à l'assaut et tous ses officiers périrent dans l'explosion d'une mine, tandis que le pauvre Damas, mourut le cœur brisé en voyant son drapeau disparaître à l'horizon.

Aussitôt que le général en chef apprit que le bey de Constantine, qui avait fait tant de mal à la France, repoussait toute négociation dans des termes insolents, et défiait ses ennemis d'aller le trouver dans sa retraite, l'ordre fut donné à l'armée de se mettre en marche.

Huit jours après, les troupes françaises se trouvaient en face de l'ancienne Capitale de la Numidie, le 6 octobre 1837.

Constantine est située sur le sommet d'un rocher, à plus de 1200 pieds de haut; ce qui lui donne le redoutable aspect d'un nid d'aigle.

Le Roumel qui l'entoure, coule dans des ravins très-profonds et à pic, et réduit le seul côté abordable à de si petites proportions que Constantine a l'air d'une presqu'île.

Six à sept mille hommes étaient enfermés dans cette ville avec un matériel de guerre considérable. Au nombre de ceux qui défendaient Constantine, on comptait 3,000 Kabyles, tribu féroce, pauvre et fanatique. Les artilleurs étaient pour la plupart des Turcs et des Kurugis, qui avaient abandonné Alger. Le Commandant en chef de la ville était Ben-Aïssa, descendant des Kabyles, et devenu célèbre par ses abominables razzias. Les préparatifs nécessaires au bombardement avançaient avec rapidité, malgré une pluie battante et un tonnerre menaçant.

Déjà les Français avaient pris position sur le plateau El-Mansurah, et une partie de l'artillerie avait été traînée au Kudiat-Ati.

"Pour celui qui ne connaît pas ce pays, dit un témoin oculaire, il ne peut jamais avoir une idée des difficultés qu'il présente. Vingt-quatre pièces de canon descendirent une pente rapide de 500 pieds de hauteur, qu'il fallait remonter de l'autre côté en traversant un torrent rempli de rochers. On se servait de 16 chevaux pour monter un canon. Tous ces travaux s'accomplissaient pendant la nuit, sous une pluie battante."

Les Français avaient pris position sur le plateau El-Mansurah et Kudiat-Ati pour démonter l'artillerie de l'ennemi.

Le 11, les Français dressèrent leurs batteries contre les murs de la ville entre les portes Bab-el-Uad et Bab-

cl-Djeddîd. Là, se rencontre ce passage étroit où il est possible d'ouvrir une brèche, comme là aussi se terminent les ravins profonds qui ceignent Constantine partout ailleurs. Là, le roc cesse d'être un mur perpendiculaire.

Sans ce point vulnérable, Constantine serait un second Gibraltar, une ville que les bombes pourraient détruire, mais qui ne pourrait jamais être prise par assaut.

Un cri de joie universel s'échappe dans l'armée : une brèche venait d'être faite.

Aussitôt le général de Damrémont accompagné du duc de Nemours, et de son Etat-Major poussait une reconnaissance entre le plateau El-Mansurah et la montagne Kudiat-Ati pour s'assurer si la brèche serait praticable, pour ordonner l'assaut le lendemain. Les boulets et les balles lancés des *forts* de la ville tombaient en ce moment, comme une grêle.—Le général Rulhières fit observer au Commandant en Chef qu'il s'aventurerait trop loin. "C'est égal," répond le général, et au même instant un boulet l'atteignait dans le flanc gauche et laissait à peine le temps à cette âme guerrière de se recommander à Dieu.

Le Duc de Nemours, montra un sang froid extraordinaire. Malgré la pluie des boulets et des balles, il refusa d'abandonner le terrain avant que le corps du général de Damrémont fut enlevé.

Le général Valée, Lieutenant Général de l'Artillerie, eut alors le Commandement en Chef.

L'arrive au moment le plus terrible, c'est-à-dire à l'assaut.

La brèche pratiquée dans le mur était assez large, et le 14, à 4 heures du matin, le réveillé fut sonné et la musique du régiment joua ses plus belles mélodies. Un soleil radieux, dans un ciel sans nuage, éclairait cette journée mémorable.

Le général avait ordonné l'assaut.—Le Colonel de Lamoricière à la tête de 300 *Zouaves*, deux compagnies choisies dans l'infanterie du 2<sup>e</sup> léger et quarante sappeurs, monta le premier à l'assaut.

Il était suivi par le brave colonel Combes, qui commandait la 2<sup>e</sup> division, composée de détachements des sappeurs du 47<sup>e</sup> de ligne, de la *Légion Etrangère*, et du 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillon d'Afrique. Le Duc de Nemours était aux côtés de Lamoricière qui s'élança, en criant, "en avant *Zouaves*, suivez-moi." Il courut à la brèche.

Le signal de l'assaut avait été donné par la décharge simultanée de huit coups de canon. Les boulets soulevèrent un nuage épais de poussière autour de la brèche, afin de cacher à la garnison de Constantine, les soldats qui les premiers montaient à l'assaut.

A ce signal des canons, se joignit la musique de la *Légion Etrangère* qui fit entendre une marche entraînante, répétée par les musiques des autres régiments.

Au milieu de ce bruit du canon, des tambours et des trompettes, les *Zouaves* et les autres corps de la 1<sup>ère</sup> division partirent comme l'éclair à la suite de leur Colonel.

Au même moment les Arabes et les Kabyles qui couraient de leur immense cohorte le sommet des montagnes environnantes, poussèrent un cri effroyable, si perçant, qu'il dominait même les tambours et les trompettes.

Ce suprême effort de la voix de cinq mille hommes, eut d'abord un effet sauvage et lugubre, mais il se perdit dans les airs avec une vibration mélancolique, comme

pourraient faire les cordes brisées d'une harpe gigantesque, selon la belle expression d'un écrivain. "Ce fut, ajoute-t-il, le cri de mort de la cité du diable."

Une heure après, le drapeau français flottait sur ces murailles, devant lesquelles, pendant l'expédition de 1836, l'armée avait souffert tant de fatigues et de souffrances. La victoire fut chèrement achetée.—Le général de Damrémont, le général Perregaux, le brave Colonel Combes, les Commandants Vieux et de Sérigny et une foule de vaillants officiers trouvèrent la mort sur le champ de bataille.

On sait que l'explosion d'une mine fit, à elle seule, un affreux carnage, et Lamoricière échappa comme par miracle à ce terrible accident, après avoir été trouvé presque mourant et aveugle sous des décombres. C'est depuis cette brillante affaire que date la réputation des *Zouaves* et que Lamoricière conserve le nom de *Héros de Constantine*.—"De 1836 à 1844, dit un historien, eut lieu cette époque remarquable de nos guerres d'Afrique qui se termina par la complète soumission de l'Algérie, et pendant laquelle les officiers généraux les plus distingués de notre armée actuelle, ont presque tous fourni leur carrière."—En 1839, Lamoricière passa en France, sur l'ordre du Maréchal Soult, alors ministre de la guerre, et après un court séjour à Paris, il reprit le chemin de l'Afrique.

Après le passage de la Mouzaïa, le 21 Juin 1840, il obtint le grade de Maréchal de Camp.

En 1840, le général Bugeaud qui avait succédé au maréchal Valée, méditait un plan d'opération pour ruiner la puissance d'Abd-el-Kader qui harcelait de nouveau les Français. Sous ce Général, Lamoricière accomplit des missions importantes. D'abord l'occupation permanente de Mascara lui fut confiée, ensuite il fut encore chargé de soumettre l'importante tribu des *Fliitas*, mission dont le succès lui mérita le grade de général de division, le 9 avril 1843.—L'armée française, depuis la conquête de Constantine, marchait de victoire en victoire, et décimait rapidement les forces d'Abd-el-Kader, qui finit par trouver sa dernière défaite dans la fameuse bataille d'Isly, gagnée par le maréchal Bugeaud, et qui ruina pour toujours la puissance de l'Emir en Afrique.

Lamoricière se couvrit encore de gloire dans ce grand fait d'armes.—Après la bataille d'Isly, le maréchal Bugeaud rentra en France, et confia au général Lamoricière l'intérim du gouvernement de l'Algérie. En faisant ses adieux, le maréchal Bugeaud dit à ceux qui l'entouraient : "Je quitte l'Algérie, mais je laisse ses destinées en bonnes mains ; je voudrais vous embrasser tous, je vous embrasse dans la personne du général de Lamoricière." Malheureusement l'amitié de ces deux hommes eut un revers qui les brouilla ensemble.

(A CONTINUER.)

Guérison Attribuée à l'Intercession de Notre-Dame de Piété.

XIII.—GUÉRISON DE PHILIPPE PANNETON DE TROIS-RIVIÈRES.

Trois-Rivières, 1er Janvier 1861.

Philippe Panneton, fils d'un honnête boulanger, est âgé de dix ans ; il est né en cette ville, et demeure

depuis trois ans chez une tante, qui le reçut lorsqu'il perdit sa mère. Un jour, c'était en octobre 1858, Philippe était à regarder un enfant de son âge qui s'amusa à frapper vivement sur un clou, dont la pointe était appuyée contre une pièce de bois très-dur. Soudain, cédant à un coup mal appliqué, le clou s'élança du dessous le marteau et vint s'enfoncer sous la paupière de l'œil droit du pauvre orphelin. Le médecin, appelé sur le champ, ne put cependant venir le même jour; dès qu'il fut arrivé, il examina soigneusement la blessure, et il n'hésita pas à déclarer que c'en était fait de l'œil, que la pointe du clou avait pénétré les membranes du globe oculaire, que la pupille et l'iris étaient brisées, et que les humeurs de l'œil s'écouleraient évidemment. Il voulait employer la cautérisation, mais, en présence d'une certaine sensibilité qu'il dut respecter, il fallut s'abstenir. Cependant la douleur était atroce; l'inflammation envahissait toute la plaie et le gonflement en devint bientôt excessif.

Après dix jours d'affreuses souffrances, l'enflure fut notablement réduite: le choc subit d'un objet qui frappa fortuitement la paupière de l'enfant, détermina une ouverture et il s'en échappa une assez grande quantité de sang noir mêlé de pus. La douleur néanmoins demeurait très-vive, et le petit patient ne pouvait encore goûter un instant de repos, ni le jour, ni la nuit.

On touchait déjà à la troisième semaine depuis l'accident. Madame Lafontaine, c'est le nom de la tante de Philippe, était désolée de ne pouvoir adoucir les souffrances de son cher protégé. Dans sa douleur, elle a recours à son refuge ordinaire, elle s'adresse à celle qu'on n'appelle pas en vain, la *consolation des affligés*, la *santé des infirmes*. Elle applique sur l'œil blessé du petit malade un léger tampon de ouate, imbibé de quelques gouttes d'*huile sainte*; c'est ainsi qu'elle désigne l'huile de la lampe qui brûle devant la statue de Notre-Dame de Pitié à Montréal. Il était huit heures du soir. Un quart d'heure s'était à peine écoulé que l'enfant entra doucement dans un sommeil paisible: il reposa parfaitement jusqu'au matin. A son réveil, heureux de ne ressentir aucune douleur, il se leva tout joyeux. On enleva l'appareil qui retenait la ouate sur la blessure: la vue n'était pas revenue à un œil qui n'existait plus, mais l'enflure était disparue, la douleur ne se faisait plus sentir, et la plaie était presque entièrement guérie. Après un déjeuner et un dîner pris du meilleur appétit du monde, Philippe, qui apparemment était impatient de se servir de nouveau de ses livres, reprend le même jour, de lui-même, à l'insu de sa tante, le chemin de l'école des Frères. Il lui paraissait tout naturel de reprendre sans façon ses occupations habituelles, la cause qui les lui avait fait abandonner n'existant plus. Il a continué de se porter bien depuis ce jour-là.

#### DECLARATION.

Les soussignés reconnaissent et déclarent qu'au meilleur de leur connaissance, l'exposé ci-dessus contient la vérité et rien que la vérité, sur les faits qui y sont mentionnés et qui se sont passés sous leurs yeux. Ils n'hésitent pas à déclarer que c'est leur conviction, que la guérison de Philippe Panneton, leur protégé, est due à l'entremise de la Ste. Vierge, par l'application de l'huile de la lampe dite de Notre-Dame de Pitié.

LUCE LAFONTAINE,  
E. LAFONTAINE.

Nous, soussignés, certifions que la déclaration ci-dessus ainsi que les signatures qui y sont opposées, sont véritablement des personnes dont elles portent les noms et que ces personnes, sont d'une grande respectabilité.

JOS. ELIE PANNETON, Ptre.  
CHS. F. CARRON, Ptre. Vic.-Gén.

Trois-Rivières, 1er février 1861.

#### LE LION DE L'ATLAS.

##### I

Après avoir secoué sur la mer les dernières vapeurs de son manteau de brume, le soleil, radieux comme un conquérant qui vient de soumettre le monde, dorait les flancs abruptes de l'Atlas et répandait sur la terre d'Afrique les plus purs rayons de sa gloire. Deux cavaliers suivaient les détours d'un étroit sentier en apparence impraticable, et, de prime-abord, il était aisé de voir qu'ils appartenaient à deux races distinctes; le premier, au regard franc et ouvert, au sourire joyeux, portait l'uniforme français; l'admiration que lui inspirait la majestueuse beauté du paysage ne l'absorbait pas si complètement, qu'il n'y eût dans sa pensée un souvenir pour son pays natal, souvenir qui se traduisait en ce moment par un chant national qu'il fredonnait à demi-voix. Le second, calme, impassible, enveloppé dans son ample burnous, paraissait indifférent aux tableaux qui se déroulaient à ses regards, et à peine répondait-il par quelques monosyllabes laconiques aux questions que lui adressait parfois l'officier. Une brise douce et embaumée descendait des hauteurs de la montagne, et tempérait l'ardeur du soleil. En songeant à la froide température que novembre apportait à l'Europe, le jeune officier jouissait doublement du bien-être que procure une belle journée; et certes, il ne lui eût pas semblé possible que cette splendide fête de la nature pût être instantanément troublée par un danger redoutable, lorsqu'un cri de son guide et un affreux rugissement le firent tressaillir.

L'arabe effrayé fuyait de toute la vitesse de son cheval, et son bras tremblant indiquait à une faible distance un lion qui s'avancait fier et menaçant. L'officier voulut fuir, mais vainement excita-t-il de la voix et de l'éperon son rapide coursier. Le cheval immobile, les naseaux fumants, résistait à tous ses efforts. Était-ce donc la crainte, l'effroi qui enchaînait les pas du noble animal, et qui dominait en lui l'instinct de la conservation que Dieu a donné à tous les êtres?... Cependant le lion n'était plus qu'à quelques pas, le vaillant soldat qui n'eut point pâli devant une armée, se sentait glacé d'épouvante en présence de ce roi des déserts, qui marchait vers lui la crinière au vent, l'œil en feu, dans tout l'éclat de sa puissance et de sa force. Immobile à son tour, l'officier avait renoncé à fuir et abandonné à la Providence le soin de son salut.

Le lion approchait toujours, et pendant que le cavalier, absorbé par l'imminence du péril, perdait toute présence d'esprit, le cheval piaffait avec une superbe impatience et semblait, par ses hennissements joyeux, appeler son fier ennemi. Bientôt dans l'étroit sentier, le lion prit place à côté du cheval; alors celui-ci reprit sa marche un instant interrompue, et tous deux marchant de concert se rapprochaient parfois si près, si près, que le cavalier sentait glisser sur son visage la respiration

brûlante du lion, dont les flancs se pressaient contre Pétrier. Cette scène avait quelque chose d'imposant et de terrible ; l'imagination la plus riche ne saurait évoquer une situation plus émouvante. Cette marche dura plusieurs heures ; l'officier, si tremblant d'abord, s'était familiarisé avec la présence de son étrange compagnon ; et lorsque en vue du village arabe où il devait faire halte, le roi des forêts s'éloigna tout-à-coup, son esprit délivré de toute crainte n'éprouvait plus qu'un double sentiment d'étonnement et d'admiration.

## II

Un repas abondant, offert avec cette simple et franche cordialité, signe distinctif du caractère arabe, avait réparé les forces épuisées du voyageur, le tabac fumait dans le narghilé oriental, le café répandait sous la tente son délicieux arôme ; enfin l'heure était venue où les usages du désert permettent à l'arabe hospitalier d'interroger son convive, et de demander à un curieux récit la seule marque de reconnaissance qu'il veuille accepter.

L'officier français, formé au bureau arabe, parlait la langue de ses hôtes comme un enfant de l'Atlas ; il satisfait donc au désir qui lui fut exprimé, avec d'autant plus d'empressement qu'il avait hâte lui-même de trouver une explication à son étrange aventure. Aux premiers mots de son récit, un mouvement d'effroi se peignit sur les mâles et impassibles visages de ses auditeurs ; un sourire d'incrédulité succéda à cette première impression ; cependant, en avançant dans son récit, la voix du jeune homme prit une telle expression de vérité, les sentiments qui s'étaient succédés dans son âme furent dépeints avec tant de force et d'éloquence, que le doute devint impossible. Dominés par l'étonnement, les Arabes oublièrent un instant leur gravité habituelle et des exclamations bruyantes, des opinions contradictoires furent échangées avec une vivacité tout européenne. Seul, un vieux chef silencieux n'avait point quitté sa natte de palmier et semblait absorbé dans une profonde réflexion.

“ Où as-tu acheté ce cheval ? ” dit-il à l'étranger, en se levant tout à coup.

L'officier lui indiqua le nom du vendeur.

“ C'est lui, c'est bien lui ! ” s'écria le vicil Arabe, tout joyeux, et il ajouta avec une sentencieuse lenteur : “ Qu'Allah me punisse ! si ce que je vais dire n'est pas l'exacte vérité. ”

Et il raconta comment un jeune cheval qu'il élevait quelques années auparavant, étant tombé dans un état de dépérissement, qui donnait lieu de supposer qu'il n'acquerrait jamais la force et la vigueur d'un noble coursier, avait été abandonné en quelque sorte à la nature, et laissé libre d'errer dans les solitudes environnantes ; comment les enfants de la tribu avaient bien souvent affirmé avoir vu, de loin, un lionceau partager les ébats du jeune cheval. Plus tard, rendu à la santé par cette vie d'indépendante liberté, le jeune cheval fut arraché à ses sauvages habitudes et dressé au service du maître. Mais celui-ci employa en vain pour se l'attacher ces moyens de douceur, ces caresses affectueuses qui font du cheval arabe le compagnon, l'ami de l'homme, en même temps que son serviteur. Un attrait puissant appelait le noble cheval dans ses chères solitudes ; il avait essayé de la liberté, et rien ne pouvait le plier à la vie domestique. Le chef songea alors à s'en défaire et, un jour que des affaires l'avaient appelé dans la plaine, il

le vendit à ce même marchand arabe à qui l'officier l'avait acheté quelques mois plus tard.

Tout était donc expliqué : le lion avait reconnu le compagnon de son enfance et toutes ses habitudes de férocité s'étaient soudain transformées.

Le jeune officier se souvint alors de cette touchante légende, européenne, qui présente à notre admiration la reconnaissance d'une lionne sauvant miraculeusement la vie à sa bienfaitrice. Il la raconta à ses hôtes : “ Jusqu'à ce jour, ajouta-t-il, ce récit m'avait semblé une fiction ; maintenant comment en pourrai-je douter ? comment ne reconnaitrai-je pas l'immense pouvoir de la reconnaissance et de l'amitié, ces deux sentiments tellement élevés que, pour mieux nous les faire apprécier et comprendre, la bonté de Dieu se plaît parfois à les développer et à faire éclater leur pouvoir en les inspirant, à des créatures auxquelles ont été refusées l'intelligence et la raison. ”

Le fait se passait en Algérie vers la fin de novembre 1856.

## LE BRAVE CRILLON.

Après avoir pacifié la France, Henri IV avait nommé gouverneur de la Provence le jeune duc de Guise, fils du Balafré, en lui donnant Crillon pour conseil et pour mentor. Ils se trouvaient à Marseille, lorsqu'apparut devant le port une flotte espagnole. Dans une première attaque, celle-ci fut repoussée vigoureusement.

Cependant le duc de Guise, en jeune homme aventureux et étourdi, eut la fantaisie de mettre à l'épreuve le courage du vieux capitaine.

Tout-à-coup, au milieu de la nuit, des cris d'alarmes retentissent devant la maison qu'habitait Crillon. — “ Les Espagnols ! les Espagnols ! répètent plusieurs voix avec l'accent de la consternation et de la frayeur. Nous sommes perdus ! sauve qui peut ! ”

Reveillé par ces cris, Crillon saute brusquement de son lit, en mettant la main sur son épée ; en même temps il voit entrer précipitamment dans sa chambre le duc de Guise, accompagné de jeunes seigneurs aussi peu sages que lui.

“ Qu'y a-t-il, Monseigneur, demande avec calme le vieux héros ; pourquoi tout ce vacarme et qui vous amène céans à pareille heure ? ”

— “ Capitaine, le plus grand des malheurs !... nos gardes se sont laissés surprendre... Et les Espagnols, après les avoir égorgés ou faits prisonniers, se sont emparés du port et des postes principaux... Ils sont maîtres de la ville ; et pour ne pas tomber entre leurs mains, il n'y a de ressource que dans la fuite. Vite, vite, des chevaux nous attendent dans la cour. ”

— “ Fuir, Monseigneur, fuir, répond avec feu Crillon, fuir sans même avoir combattu ! Jamais, Monsieur le duc ! mieux vaut périr les armes à la main, que de survivre à une pareille honte !... Allons ! ” Et tirant son épée dont il jette le fourreau, il s'élançait au dehors malgré l'opposition et les supplications du jeune duc, qui feint encore de vouloir le retenir, mais que dans son ardeur, il entraîne comme malgré lui.

Cependant impuissant à se contenir plus longtemps, Guise part d'un bruyant éclat de rire, auquel tous les jeunes seigneurs, dans leur folle gaieté font écho.

Crillon, devine la mystification, froncé le sourcil, fixe

sur eux un regard sévère, saisit le bras du duc de Guise et le secouant rudement, il lui dit :

“ Imprudent jeune homme, qu'as-tu fais ? Ne te joue plus désormais à sonder le cœur d'un homme de bien. Si tu m'avais trouvé faible, je te donnais de mon épée dans le cœur.”

Le Duc comprenant son tort, fit au noble vieillard des excuses promptement acceptées, et il ne fut pas tenté de recommencer.

\* \* \*

Aussi ferme chrétien que vaillant guerrier, Crillon donna des preuves singulières de sa foi vive comme de sa charité. Un jour il assistait à un sermon sur la Passion. Tout-à coup tandis que le prédicateur racontait avec véhémence le supplice de la flagellation du Sauveur, Crillon se lève, emporté par une sainte indignation, et la main sur la garde de son épée à demi tirée, il s'écrie d'une voix vibrante, comme autrefois Clovis : “ Où étais-tu Crillon ?”

\* \* \*

Voici ce qu'un témoin oculaire raconte de sa charité : “ Nous avons vu, toutes les matinées, le rue du logis de Crillon bordée de ce petit menu peuple pour lui donner le bonjour, et recevoir de lui son nécessaire journalier. Vous eussiez dit que les nécessiteux étaient ses pensionnaires et ses gentilshommes d'honneur, ou sa garde écossaise. Ils le suivaient partout où il allait ; et lui, partout où il les voyait, se faisait connaître à eux, leur faisant toucher argent pour faire tenir au ciel et le mettre à la banque de Dieu, en constitution de rente annuelle.

Il ne mettait rien en épargne et en réserve que la bonne volonté de ses amis. Le temps a été qu'il donnait tous les jours 40 écus d'aumônes On a trouvé portés, sur l'état de sa maison, jusqu'à deux mille écus distribués en aumônes pendant plusieurs années.

\* \* \*

Avignon, où Crillon s'était retiré, fut, pendant de longues années, témoin de cet admirable et touchant spectacle ; car l'illustre guerrier mourut âgé de plus de 74 ans.

Le prêtre qui l'assistait dans ses derniers moments lui ayant dit : “ Eh bien ! Monsieur, il faut aller au ciel.”

“ Oui, oui, partons ! répondit, en lui prenant la main, le vieux soldat dont les yeux se ranimèrent et dont la voix retrouva son énergie, en même temps qu'il se soulevait dans un suprême élan, comme aux jours où il se précipitait à l'assaut.

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

LA REINE DE NAPLES ET LE SOLDAT BAVAROIS.— Le 1er janvier 1861, à deux heures après minuit, un soldat bavarois est atteint, à Gaëte, d'un éclat de bombe, qui lui fait une horrible blessure. Il demande aussitôt à voir la Reine. Impossible, à cette heure, lui est-il répondu, Sa Majesté est indisposée.

Cependant, sur les vives instances du pauvre soldat, un infirmier va trouver l'une des Dames de la Reine et lui rapporte les vœux du blessé. Celle-ci prend sur elle d'aller réveiller la Reine, qui se lève aussitôt et n'hésite pas à traverser la place d'armes, accompagnée seule-

ment de sa camériste et du soldat qui était venu avertir.

Arrivée à l'hôpital, la Reine se fait conduire près du lit du blessé : “ Majesté, lui dit le soldat bavarois, je meurs content puisque je meurs pour votre cause ; j'ai pensé que vous ne refuseriez pas ma dernière prière. J'ai laissé dans mon pays ma femme et un enfant ; je vous supplie de ne pas les abandonner.”

La Reine, émue jusqu'aux larmes, lui tend la main en lui disant : “ Mon ami, je vous le promets ; comptez-y !”

Le vieux soldat mourut en tenant encore la main de la Reine pressée dans la sienne.

## APERÇU DE L'ACCROISSEMENT RAPIDE DE MONTRÉAL.—

Bâtisses érigées en 1856... 543.

“ “ 1857... 376.

“ “ 1858... 292.

“ “ 1859... 342.

“ “ 1860... 594.

Total pour les 5 dernières années, ... 2147.

On désirerait sans doute connaître aussi le nombre des maisons démolies ; le rapport de M. J.-Bte. Dabuc n'en parle pas.

TERREBONNE.—La ville de Terrebonne vient d'élire son premier Maire. C'est M. le Docteur L. B. Durocher que le vœu unanime des citoyens a honoré de cette dignité.

LECTURE PUBLIQUE AU PROFIT DES ENFANTS PAUVRES QUI FRÉQUENTENT LES ÉCOLES.—Jeudi prochain, 14 février, à 7 $\frac{1}{2}$  P. M., le Rév. Messire Giband fera, dans la salle du Cabinet Paroissial, une lecture sur “ l'Enfance Païenne et l'Enfance Chrétienne.” Prix d'entrée : 30 sous. Qui ne voudra venir en aide aux Dames de Charité qui s'occupent de cette portion si intéressante de notre ville de Montréal.

LES LIVRES DE CHANT, publié par ordre du premier Concile de Québec, en usage dans cette province, se trouvent à la librairie de J. B. Rolland et Fils. Prix : 3 volumes solidement reliés, \$4.

## NÉCROLOGIE.

Dernièrement est mort, à l'Hôtel-Dieu de Québec, à l'âge de 55 ans, un homme qui, dans une condition modeste, a passé ses jours en faisant le bien, et dont la mort, on peut le dire, a été précieuse aux yeux de Dieu. C'est Mathurin Hamoniaux, né en France, au village de Sévignac, arrondissement de Dinan, Bretagne. Venu fort jeune au Canada, Mathurin Hamoniaux est entré presque aussitôt à l'Hôtel-Dieu de Québec en qualité de domestique, et depuis lors, c'est-à-dire depuis 28 ans, il s'est constamment fait remarquer par son amour du travail, par sa fidélité, par une discrétion à toute épreuve. C'était, dans toute la force du terme, un bon serviteur et un bon chrétien. Sa charité était sans bornes. Non content de rendre aux malades une foule de petits services, il consacrait depuis 15 à 20 ans tous ses gages à ceux qui lui paraissaient le plus dans le besoin ; et pauvre, il se dépouillait ainsi généreusement pour les pauvres, en la personne desquels il voyait la personne de Jésus-Christ même.

9. Son service a eu lieu dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu.—*Courrier du Canada.*

## ENIGME.

Je suis dans un étang, tout au bout du jardin ;  
Je commence la nuit, et finis le matin.

Le mot de la dernière charade était : *Fourmi.*